

Never

Forget

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux cités n'a d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

Dépôt légal : novembre 2022

ISBN : 979-10-359-7851-8

Achevé d'imprimer en France

Nom de l'ouvrage : Never Forget

Auteure : Charm L.C

© Copyright Charm L. C Laure Tellier, 2022

Couverture : © M.A Vision

Corrections : Coralie Nhan

Contact : charm1cauteur@gmail.com

2022 Charm L.C

*À tous les Sasha et les Teddy,
Tous les hypersensibles, trop empathiques, ultra-émotifs,
Pour qui chaque sentiment peut devenir un voyage ou un orage.
Cette histoire est pour vous.*

« Tomber amoureux... cette expression vient sans aucun doute du fait qu'on chute profondément. Alors, est-ce qu'on peut évaluer l'intensité de nos sentiments au nombre de fois où on plonge, genoux à terre, puis où on s'en relève ? Si c'est le cas, je suis éperdument amoureux d'elle, et ça, depuis toujours. »



Chapitre 1

Matthieu, 16 ans

— Matt, éteins-moi cette cigarette !

La voix de ma mère – éraillée à force d'avoir trop fumé – monta jusqu'à l'étage supérieur où se situait ma chambre. Quelle ironie. Je tirai une autre latte sans l'écouter, crachant quelques volutes insolentes par la fenêtre à la peinture craquelée. J'ignorais comment elle avait pu savoir que je m'en grillais une, mais venant d'elle, plus rien ne me surprenait. Ça ressemblait à des superpouvoirs, à ce stade. Elle trimait comme dix, entretenait la maison comme si on était friqués, et devinait notre présence ou nos humeurs sans même se retourner pour nous regarder.

Hermétique à son ordre, je laissai les vapeurs toxiques m'imprégner les poumons, épiant la rue miteuse de notre quartier où des mômes braillaient en courant après un vieux ballon,

caracolant indifféremment sur les trottoirs et la route. Nous étions nombreux à ne pas posséder de jardin, alors nous nous emparions des lieux publics, les investissant comme s'ils nous appartenaient. Le petit Brad du onze me repéra et me hêla en beuglant :

— Eh, Matt, tu joues ?

Je déclinai l'offre en secouant simplement la tête, ça faisait longtemps que j'avais passé l'âge de ces conneries. Au même instant, ma mère se pointa sans frapper, le regard noir.

— On avait dit que tu diminuais la clope, non ? lâcha-t-elle sur un ton de reproche.

— T'inquiète, Mam's, je gère. Je sors avec les mecs, je n'emporterai pas mon paquet avec moi.

J'écrasai mon mégot au fond d'un verre faisant office de cendrier, puis lui décochai un sourire railleur. Elle leva les yeux au ciel avec un certain désespoir, toutefois, elle ne se découragea pas et tenta une nouvelle forme d'approche :

— C'est pour ta santé, et parce que je tiens à avoir des petits-enfants un jour. Ça rend les hommes stériles, ces cochonneries. Je n'ai pas mis au monde deux magnifiques garçons pour que tu gâches tout en fumant comme un pompier.

Je gardai toute mon acidité pour moi, bien qu'une répartie cinglante me brûlât les lèvres. Ma mère était l'unique femme que je respectais. Elle nous élevait seule, fière et forte à la fois. Cependant, pour y parvenir, elle se cassait le dos en briquant les baraques des autres, ceux qui avaient tellement de pognon qu'ils s'achetaient des piaules immenses, qu'ils étaient ensuite incapables de nettoyer eux-mêmes. Alors, ils faisaient appel à des femmes de ménage qu'ils payaient au lance-pierre, et les impôts leur redonnaient des sous pour ça, puisqu'ils n'en avaient jamais assez. Et elle voulait que j'engendre des mômes pour qu'ils triment autant qu'elle pour subsister ? Merci, mais non merci. Elle espérait qu'on relèverait le niveau, malheureusement, mon frère et moi étions du même acabit. Des bons à rien en cours, désintéressés du système scolaire et de

son élitisme. Les chiens ne faisaient pas des chats. Je n'étais pas comme elle, je ne croyais pas aux lutins ni au père Noël. Je m'étais résigné depuis tout petit, observant nos voisins, notre entourage, les familles du quartier installées là depuis trois générations, engluées dans ce marasme de pauvreté. Nous étions bloqués dans une boucle, et nul doute que nos gamins auraient un avenir aussi pourrave que le nôtre. Mes spermatozoïdes pouvaient donc tous crever, je n'en avais rien à branler.

Je me retins de déverser mon venin concernant ma potentielle progéniture, accrochant les silhouettes de mes potes un peu plus loin. Pile au bon moment. Aussitôt, mes idées noires prirent une teinte plus joyeuse.

— J'y vais, déclarai-je en bondissant de l'appui de fenêtre.

Je m'emparai de mon skate, passai devant elle en lui décochant un rapide baiser sur la joue, puis dévalai les escaliers pour ouvrir avant même que Chris ait atteint la sonnette de l'entrée qui fonctionnait une fois sur quatre.

— Putain, vous en avez mis du temps, râlai-je en cognant mon poing contre les leurs pour les saluer.

— Lyly était bavarde, s'amusa mon meilleur ami avec un sourire qui dévoila ses fossettes et ses dents à l'émail éclatant, détonnant sur sa peau mate.

— C'est bon, y a pas le feu, c'est les vacances, bougonna Ash, le fils de ladite Lyly, sa planche coincée sous le bras.

Comme à son habitude, Teddy, lui, ne décrocha pas un mot, discret dans l'ombre de Ash.

— Bonjour, les stars ! s'exclama ma mère en déboulant en coup de vent dans mon dos pour se diriger vers la cuisine.

— Salut, Émilie Jolie, la charma Chris, son éternel rictus séducteur greffé sur la face.

C'aurait été un autre, y aurait longtemps que je lui en aurais collé une. Je lui assénai une claque sur l'arrière du crâne pour la forme,

et m'engouffrai dans la petite cour à la hâte, ravi de m'échapper de cette prison de misère.

— M'attends pas ce soir, hurlai-je par-dessus mon épaule.

Je ne m'assurai pas que le message était bien parvenu à destination. Je m'enfuis au pas de course, balançant mon skate sur l'asphalte pour accélérer le mouvement.

Le soleil était haut dans le ciel, chaud et impitoyable ; le bitume, brûlant. Dans mon sillage, j'entendis le roulis de mes potes qui me suivaient sans hésitation. Nous quittâmes la rue envahie par les mômes qui zoniaient ou s'éclataient au foot, puis dévalâmes la pente devant l'église comme des fusées. Nous vivions dans un bled perdu au milieu de la cambrousse, où les loyers étaient si peu chers qu'on avait le luxe d'une maison et non d'un HLM. Notre village jouxtait une ville de quatre mille habitants contenant la bourgeoisie de la région, quand nous autres nous entassions dans les faubourgs miteux. La journée, le coin était plutôt calme, et par cette chaleur, les gens se barricadaient derrière leurs volets.

Des mèches blondes voletaient devant mes yeux tandis que je descendais à toute allure l'artère principale. Elles me brouillaient partiellement la vue, mais je ne cherchai pas à les repousser, savourant le sentiment de liberté qui gonflait entre mes côtes. Ces moments entre nous étaient les rares capables de me procurer de telles sensations.

Chris me doubla comme un fou, sa touffe brune aux boucles indociles me narguant en zigzaguant devant moi. Le verre des canettes de bière chahutées dans son sac à dos tinta jusqu'à mes oreilles, m'arrachant un sourire à la pensée de ce qui nous attendait. On partait squatter une pâture prêtée par un agriculteur du coin. Ce n'était pas un acte de charité. Ce con s'était amouraché de Lyly, et faisait des pieds et des mains pour s'attirer ses bonnes grâces. Seulement, il ne savait pas qu'elle s'était barricadée. Tout comme ma daronne, Lyly ne voulait plus d'homme dans sa vie. Son dernier mec (le géniteur de Ash, Logan Faure) s'était barré avec une

jeunette. Il jouait désormais au nouveau bourge, puisque sa gonzesse était une planquée de l'administration fiscale, et possédait une situation confortable. C'est clair que ça changeait d'une femme de ménage.

La mère de Ash bossait dans la même boîte de services à domicile que la mienne. Cependant, grâce aux revenus de son père, Ash avait toujours été le mieux loti de nous quatre – c'était pire depuis que Logan avait été promu cadre. Pour autant, Ashton Faure était loin d'être le plus souriant de la bande, les relations familiales tendues et conflictuelles, ainsi que la précarité de Lyly, le préoccupaient davantage que ce qu'il laissait paraître. Ça ne l'empêchait pas de faire craquer toutes les filles du coin, son petit air mystérieux et rêveur lui conférant un magnétisme particulier. Enfin, y avait également son physique. Châtain avec des billes océanes héritées de la belle Lyly, impossible à louper. Une véritable gueule d'ange. Je n'étais pas jaloux. J'avais couché avec le double de gonzesses que lui. Chris et moi n'étions pas en reste. Mon meilleur pote était métis, des iris vert émeraude sur un teint hâlé, un combo aussi détonnant que les prunelles azur de Ash, alliées à sa tignasse foncée. Quant à moi, j'étais le classique blond aux yeux bleus, et incontestablement le mieux gaulé du groupe. À force de me prendre des branlées par Jules, mon frère aîné, je m'étais endurci pour encaisser et rendre les coups. Mes abdos étaient tracés et bétonnés, et mes droites allongeaient tous les enfoirés qui se dressaient sur mon chemin, désormais.

On ne pouvait pas en dire autant de Teddy, le marginal de la bande. C'était le meilleur ami d'enfance de Ash. Ils avaient grandi chez la même nourrice, ils se connaissaient donc depuis qu'ils portaient des couches, et c'était inratable. Toujours fourrés à deux, ils se parlaient parfois sans mots, juste avec des jeux de regards. À vrai dire, Teddy était peu bavard, de nature timide et effacée. C'était un beau gosse à sa façon, avec des traits fins presque féminins, des billes noires sur une peau pâle accentuant son allure fantomatique.

Doté d'un physique de phasme, sans muscles, droit comme un i, il était sans conteste le mec le plus chétif du bahut, mais tant qu'il tenait sur un skate sans s'envoler, il restait le bienvenu parmi nous. De toute façon, vouloir Ash dans sa bande, c'était devoir accepter Teddy avec lui. Ils étaient inséparables et indissociables.

— C'est par là, m'indiqua Chris en bifurquant à un carrefour. On passe par le parking pour rattraper la route.

Je le suivis. Ils avaient dû débriefer l'emplacement de la pâture avant de me rejoindre. Nous slalomâmes entre les voitures garées devant le plus petit supermarché de la ville, puis regagnâmes la nationale. Quelques bagnoles nous doublèrent en klaxonnant. Je leur adressai un doigt bien senti et jurai entre les dents.

— Ça pourrait être ta mère ou la mienne, me sermonna Ash, toujours trop sage et moralisateur à mon goût.

— Ouais, ou ta sœur, ironisai-je.

Peu probable – Rose avait six ans. Il ne rétorqua rien, habitué à mon sarcasme. Heureusement pour sa conscience, on tourna pour emprunter un chemin de campagne, quittant ainsi l'axe principal. On déchantait en constatant l'état de la route. Merde. Impossible de rouler ici. Le goudron était tellement abîmé qu'on risquait de piquer un vol plané dans le fossé.

— Bon, bah, on va finir à pied, grommela Chris en balançant sa planche sur son épaule.

On l'imita, scrutant les environs avec curiosité. C'était une succession de terrains en friche. Plus nous nous éloignions de la nationale, plus le calme s'imposait, impressionnant.

— On va faire comment pour savoir laquelle est la bonne ? demandai-je. Elles se ressemblent toutes !

— Non, regarde, il y a un hameau, me désigna Ash en pointant le toit de quelques habitations qu'on distinguait au détour d'un virage. Il m'a expliqué que c'était la barrière en face de la maison d'architecte et à côté du corps de ferme.

OK. Limpide. Comme toujours avec lui. Si j'étais le feu, il était la glace. Je m'enflammais pour un rien, il tempérerait et observait en silence les trois quarts du temps. J'agissais, il réfléchissait. Disons que nous nous complétions, et qu'à quatre, nous étions intouchables. Enfin, à trois, et c'était surtout parce que Chris et moi tapions fort dans les bastons.

À mesure que nous nous approchions de notre destination, j'émis un sifflement admiratif en considérant la fameuse bâtisse d'architecte. En effet, on ne pouvait pas la louper au milieu des autres – plus traditionnelles et typiques de la région. De forme triangulaire, elle détonnait dans le paysage avec son toit en ardoise, ses grandes baies vitrées et son bardage en bois. Elle était ceinturée par un immense jardin entouré de haies de plusieurs mètres de haut, ainsi que d'un grillage. Il débouchait sur un portail électrique blanc comme neige, devancé par un parking sur lequel on pouvait garer six ou sept bagnoles au moins.

Ni une ni deux, je sautai sur mon skate et savourai le bitume lisse après cette marche forcée.

— Fais pas le con, y a peut-être des caméras, s'inquiéta Chris en jetant un coup d'œil par-delà la barrière basse.

— On les emmerde, répliquai-je en haussant les épaules.

En vrai, j'avais constaté qu'il n'y avait personne dans les parages. Comme pour me faire mentir, une silhouette surgit à l'angle du mur de la façade, déboulant à vive allure. Je mis quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait d'une fille sur des rollers. Merde alors, ils avaient tellement de fric qu'ils possédaient une piste autour de la maison. La blague ! Pourtant, même si je jurais dans ma tête, mes yeux restèrent figés sur la fusée qui dévalait à présent une pente pour rejoindre l'allée principale face à nous. J'ignorais si c'était son physique exotique, ses longs cheveux noirs flottant librement dans son dos, sa vitesse ou le spectacle surréaliste qu'elle offrait, mais je ne parvenais pas à détacher mon regard de son corps ondulant au gré de ses mouvements fluides et énergiques. À tel point que je ne

vis pas venir ma chute. Littéralement parlant. Une boule de poils se précipita sur ma trajectoire pour filer sous le portail, et je manquai de l'écraser sous ma planche. Je freinai in extremis, me déséquilibrant par la même occasion pour finir le cul par terre tandis que mon skate retombait au sol dans un fracas assourdissant. Aussitôt, l'inconnue nous harponna de ses prunelles. Nos yeux se télescopèrent, et j'en perdis le souffle.

Ce fut le début de ma chute. La deuxième de la journée, la première de cette nature-là, et la seule de mon existence. La véritable. Celle dont on ne se relève jamais vraiment.

Parce que, putain de bordel de merde.

Ce qu'elle était belle...



Chapitre 2

Matthieu, 16 ans

Un silence malaisant plomba l'atmosphère. Il me fallut plusieurs secondes pour me rappeler que j'étais à terre. Je crus que je venais de me noyer dans la mer déchaînée de ses prunelles obsidiennes, si sombres qu'elles paraissaient refléter mes propres tourments. La chaleur de l'asphalte sous mes paumes me ramena au présent. J'émergeai en inspirant, me souvenant que je devais respirer pour survivre. Nous nous étions tous pétrifiés, la fixant avec ahurissement, comme bloqués dans le temps. Lorsque les aiguilles reprirent leur course folle, tout s'accéléra. Le chat se frotta contre ses jambes fuselées tandis qu'elle se pencha pour le caresser, me fusillant sur place. La profondeur de son regard noir me happa derechef et je me redressai subitement, me redonnant contenance.

— Tu pourrais t'excuser, m'asséna-t-elle en me contemplant avec une colère qui fit surgir la mienne en écho.

À l'instar de son physique, sa voix était à la fois douce et tranchante. Elle était tout en muscles et en courbes délicates. Elle paraissait avoir notre âge, voire un peu plus. De longs cheveux bruns, lisses et soyeux, encadraient son visage harmonieux, descendaient jusqu'à ses hanches, attirant irrémédiablement mes

pupilles sur sa taille marquée dont la peau ambrée était découverte, laissée libre par un maillot court d'un blanc immaculé, contraste saisissant avec le teint doré de son nombril et de son ventre plat. Insolite dans la région, elle avait les yeux bridés, deux fentes ténébreuses m'assassinant à distance, implacables. C'était indéfinissable, car ses prunelles d'ébène exprimaient trop de trucs en silence. Ça me troubla tant que mon ironie demeura ligotée dans ma trachée, bouillonnant sous la surface. Ash me supplanta, prit les devants et s'approcha du portail.

Si j'avais esquissé ce geste à sa place, aurait-on changé les choses ? Aurait-on pu inverser les rôles ?

— Désolé, on ne voulait pas lui faire de mal. Mon pote ne l'avait pas vu. C'est ton chat ?

Il lui adressa un sourire en coin, signe de paix, et prémices de quelque chose d'autre que nous devinions tous. Lui aussi avait craqué. La foudre avait frappé sans prévenir. D'une violence rare, sans un nuage pour s'annoncer.

Elle ne répondit pas tout de suite, le scrutant avec méfiance. Elle ressemblait à un animal pris au piège dans des filets, sur le qui-vive.

— Moi, c'est Ash, et toi ? insista-t-il, effectuant un pas supplémentaire dans sa direction, le corps désormais collé contre le portail.

Son prénom tomba dans un souffle. Léger et, pourtant, aussi sûrement que si la brise s'était égarée jusqu'à moi, il me couvrit de frissons.

— Sasha.

Deux syllabes. Une moue plus amicale, et le sort en était jeté. Sans que je le sache, le tonnerre grondait sous mes côtes, dévastateur. Cependant, à cet instant-là, je ne l'identifiais pas. Je sentais une colère sourde grouiller dans mes entrailles. De la haine pour cette gamine friquée, qui nous fixait du haut de ses rollers, nous surplombant ainsi de quelques centimètres, tel un affront. Ma

verve reprit du poil de la bête et je balançai une pique, la première d'une longue série :

— Cool, et lui, c'est Pikachu, c'est ça ? raillai-je en désignant son compagnon à fourrure avec dédain.

— Très spirituel, répliqua-t-elle en haussant un sourcil, m'assénant un autre uppercut.

Spirituel... Un mot de bourge, pour une fille de bourge dans une maison de riches. Toute ma rancœur contre ma condition refit surface et explosa contre elle. Elle devint la cible de ma fureur latente, celle que j'ignorais posséder jusqu'alors. Ma victime attitrée, celle que j'allais m'acharner à faire souffrir dans les mois à venir, tout en cherchant obstinément son attention, tel un clébard en attente d'une caresse de son maître.

Bien entendu, nous n'en étions pas encore là. À ce moment-là, je me contentai de la dévisager avec un mépris qui suintait par tous les pores de ma peau. Sa beauté hypnotique avait déclenché le début des hostilités, son statut face au mien les avait poussées direct à leur paroxysme. Avec elle, tout avait été décuplé dès le départ. Mes sentiments n'étaient qu'un maelström d'émotions contraires, un foutu bordel. Je la détestais déjà. J'avais envie de la détruire, de casser sa baraque et de briser cette étrange assurance qui émanait d'elle.

— Fais pas gaffe à lui, il aboie, mais il ne mord pas, s'amusa Ash à mes dépens, un rictus charmeur sur sa gueule d'ange, s'accoudant avec désinvolture à la barrière basse qui donnait vue sur l'allée goudronnée et la grande porte de garage en contrebas.

Ses lèvres s'étirèrent plus largement, et ses pupilles étincelèrent d'une lueur espiègle. Elle lui obéit sans hésiter et m'ignora, insensible à mon tempérament fielleux.

— J'ai l'habitude, déclara-t-elle avec nonchalance, soudain si calme que ses yeux noirs semblaient ne jamais avoir existé.

C'était le commencement de ma géhenne. De chef de bande, j'allais passer au statut de merde à peine fréquentable. Mes potes

rappliquèrent, aimantés par son mystérieux magnétisme. Chris, et même le mutique Teddy, rejoignit Ash pour la saluer.

— Il s'appelle comment ? l'interrogea ce dernier pour poursuivre la conversation, plus à l'aise que jamais avec elle.

Elle gloussa. Un truc chaud. Un truc doux, discret et pourtant si lumineux.

— Minou.

Je manquai d'avaler ma salive de travers. C'était ridicule.

— Très spirituel, la singeai-je, moqueur.

Ses prunelles se braquèrent derechef sur moi, et j'eus la sensation qu'elles me décortiquaient jusqu'à l'âme.

— C'est le seul nom auquel il répond, rétorqua-t-elle sans se démonter face à mon ton acerbe. Il n'est pas à moi. C'est un chat sauvage qui vient d'une ferme du coin, je crois.

En effet, l'animal en question nous fixait avec la même intensité qu'elle, frondeur. Je remarquai alors son ossature bien trop charpentée pour un chat domestique. Il avait le poil ras, tigré, les omoplates saillantes, et ses muscles épais roulaient sur son dos chaque fois qu'il effectuait un aller-retour pour se frotter contre elle. Le profil typique des gros matous de gouttière, livrés à eux-mêmes et à peine sociabilisés. Je n'en avais jamais croisé un pareil.

— Euh, maintenant que tu le dis, s'alarma Chris, t'as pas peur qu'il te griffe ? Il est costaud ton Pikachu, quand même...

Elle rit et se pencha pour le câliner tendrement, s'agenouillant en nous permettant d'admirer l'orée de son décolleté, insouciant et inconsciente de sa beauté.

— Je lui fais confiance. Personne ici ne peut l'approcher, mais il m'aime bien. Tant que je ne fais pas de gestes brusques, je ne risque rien.

Elle ne mentait pas. Aucun signe d'inquiétude ne transparaissait dans son comportement.

— Tu l'as apprivoisé comment ? s'intéressa Ash, semblant décidé à crecher là pour la draguer.

Un peu plus, et on allait finir par devoir tenir la chandelle.

— En partageant avec lui la fin de mes pots de yaourt.

J'écarquillai les yeux sous la surprise. Ses réponses n'allaient pas. Tout était absurde. De son physique asiatique perdu dans notre coin paumé, trop loin des grandes villes cosmopolites, à sa voix étrangement mature, jusqu'à ses paroles et son attitude détendue malgré la situation et mon amertume évidente.

— Bon, maintenant qu'on a vérifié que Pikachu allait bien et qu'on sait qu'il boit du Yop, on peut se barrer ? Les bières vont réchauffer, crachai-je en me détournant de ce spectacle écœurant.

— Tu veux venir avec nous ? On va squatter la pâture en face, proposa Ash sans nous concerter, m'arrachant un juron.

L'abruti ! Et puis quoi encore ?

— Squatter... en mode interdit ? s'informa-t-elle.

— Ouais, pourquoi, tu vas nous balancer ? répliquai-je en faisant volte-face pour la défier du regard.

De nouveau, elle ignore ma pique, me jetant à peine un coup d'œil, se concentrant sur cet enfoiré de Ash qui monopolisait son attention.

— Non, me trahit-il, levant les mains pour se justifier. Le fermier à qui elle appartient connaît bien ma mère, il a accepté de nous la prêter cet été, car il sait que j'étouffe vite chez moi. C'est...

Il contempla l'immense bâtisse derrière elle, puis lâcha avec une gêne qui m'étripa davantage :

— ... petit.

Il avait honte. Il se sentait inférieur. Et je haïssais le voir ployer la nuque ainsi. J'intervins aussitôt :

— C'est une sortie entre mecs, oublie. On va sans doute marcher dans la merde, c'est pas pour les gentilles filles comme toi. Reste à l'abri dans ta forteresse, Pocahontas.

Ses pupilles dévièrent jusqu'à moi, inquisitrices. Elle n'était toujours pas déstabilisée par mon mépris, bien trop calme. Un léger rictus étira ses lèvres.

— Je suis surprise qu'un grand garçon comme toi n'ait qu'un Pokémon et une princesse Disney pour références. Je m'attendais à une comparaison plus violente que ça. Ton copain a raison, tu aboies, mais tu ne mords pas si fort que ça.

Je comprimai brutalement les poings, mouché. Davantage par son sourire mutin et son putain de regard, que par sa répartie. Mes potes éclatèrent de rire, joyeux, alors que je n'étais que rancœur et sentiments contraires. Elle était bien trop belle. Trop insolente. Trop sereine. C'était officiel, je voulais la détruire. La saccager.

Observateur comme à l'accoutumée, Ash s'empressa de mettre fin à notre échange.

— On y va. Passe une bonne journée. Si tu souhaites nous rejoindre, tu sais où nous trouver, Sasha.

Son prénom dans sa bouche me tordit le bide. Encore une fois, il prit les devants pour nous éloigner d'elle, traversant la route pour bondir par-delà la barrière, se retournant néanmoins plusieurs fois pour la fixer à mesure que nous progressions dans la pâture juste en face de chez elle. Un foutu hasard. Un coup du destin.

Bientôt, elle disparut de notre champ de vision. Seule subsistait l'immense toiture inclinée, nous narguant longtemps encore.

— Putain, en vrai, elle est canon, Pocahontas, souffla Chris en zieutant par-dessus son épaule, espérant sans doute l'apercevoir.

— Ouais, elle est banale, marmonnai-je.

Je mentais éhontément, mais ils n'étaient pas censés le percevoir.

— Parle pour toi, rétorqua Ash, ses yeux océan perdus dans le vague.

Je connaissais trop bien cette attitude. Je le pressentais jusque dans mes entrailles. Tout comme moi, il était en train de chuter. Profondément. Si fort et si vite qu'il ne pourrait rien faire pour l'éviter. Nous allions être spectateurs de sa déchéance, témoins privilégiés de la passion qui allait l'embraser et le consumer. Et moi,

j'allais le haïr pour m'avoir volé ce que j'avais de plus précieux sans que je le sache.



Chapitre 3

Sasha, 12 ans

Je n'oublierai jamais le jour de notre première rencontre. Fulgurante, brève, intense. Quatre garçons tout droit sortis d'un songe, au physique et au sourire ravageurs.

J'habitais en rase campagne, dans un chemin peu fréquenté, à moins de dix minutes en voiture de l'entrée du village le plus proche, mais excentré de la nationale et de la civilisation. Je ne voyais jamais mes voisins. Nous étions encerclés par d'immenses terrains vierges d'un côté, et résidions dans un hameau de sept maisons, tout au plus. Nous étions les premiers de notre côté de la route, avec en face, une succession de pâtures coincées entre un vieux corps de ferme et une demeure de plain-pied en briques rouges, hébergeant un couple de retraités.

Autant dire que les passants étaient rares, hormis quelques promeneurs du dimanche. Alors, quand ils avaient débarqué avec leur skate et leurs allures de caïds, impossible de les rater. Mon cœur avait tressauté, mes yeux avaient eu bien du mal à se détacher de leurs visages aux traits harmonieux, enchanteurs, et ce, malgré ma timidité maladive. J'étais une sauvage. Heureuse de vivre isolée, plus accoutumée au chant des oiseaux qu'aux pépiements humains.

La seule raison qui m'avait forcée à ne pas baisser le regard, c'était mon amour pour les animaux. En particulier, pour ce chat de gouttière que j'avais adopté peu après notre emménagement ici, surnommé affectueusement « Minou » – puisqu'il miaulait pour signifier sa présence à cette appellation et à aucune autre.

Fervente défenseuse des boules de poils sur pattes et éprise de justice, j'avais surmonté ma peur des inconnus pour incendier celui qui avait failli l'estropier. Il me fixait sans sourciller, méprisant totalement le félin qu'il avait manqué d'écraser sous sa planche. Il avait répondu à mon agressivité par une colère à peine contenue, les pupilles sombres et prédatrices. Toutefois, je ne m'étais pas démontée. Il ignorait que je vivais auprès d'un homme capable de faire ployer la plupart des gens, à l'aura tentaculaire et à l'énergie quasi animale. Mon père était de ces hommes qu'on craignait, face auxquels on se soumettait par instinct. J'étais habituée à lui tenir tête, j'avais appris à affronter son courroux et ses prunelles orageuses pour lui opposer les miennes, noires comme de la suie. Je savais lire dans ses silences, anticiper ses postures menaçantes, et j'étais la seule en mesure de comprendre son langage corporel. Même ma mère n'y parvenait pas. Tout du moins, pas de façon aussi efficace que moi. Cela générait des conflits qui n'en finissaient plus, me remplissant les oreilles de leurs cris et de leurs disputes de plus en plus fréquentes.

Mon frère fuyait ces instants en enfilant un casque pour s'enfermer dans des parties de jeux vidéo interminables, tandis que je préférais profiter du jardin et me réfugier en hauteur, sous le couvert des ramures de mon arbre fétiche. Un jeune érable à l'entrée de notre maison. Il surplombait notre allée goudronnée, gardiens des lieux avec le splendide marronnier en vis-à-vis.

Alors, quand le blond au look de surfeur un peu mauvais garçon m'avait appelée Pocahontas, j'avais souri. Cela faisait des lustres que j'entendais ça, et c'était presque une fierté. J'aimais la solitude et la nature, je ne m'en cachais pas.

Son ami avait raison, il aboyait, mais on voyait qu'il ne mordait pas. Mon père détenait le même tempérament ombrageux et tempétueux. Très différent du dénommé Ash, dont les gemmes océanes m'avaient transpercé le cœur ce jour-là. J'avais toujours eu un faible pour cette couleur. Ne disait-on pas que l'on convoitait ce qu'il était impossible d'obtenir ? Je rêvais d'avoir des iris turquoises, chose improbable compte tenu de mes origines.

J'étais asiatique. Abandonnée à la naissance puis adoptée, j'avais atterri en France avant ma première année, et ne possédais donc aucun souvenir de cette période au bout du monde. Tout ce dont j'avais conscience, c'était que j'avais échappé à la mort ou à un destin tragique. Mon frère et moi souffrions de malnutrition caractérisée. Notre espérance de vie, selon les médecins qui nous avaient auscultés à notre arrivée dans la capitale, aurait à peine avoisiné deux mois dans les conditions qui furent les nôtres. Nous étions des rescapés, des chanceux comparés à tant d'autres enfants de la misère.

J'avais grandi avec cette certitude. Puis, le karma avait frappé avec une étrange ironie. Tim, mon aîné, avait été diagnostiqué myopathe. Une dégénérescence musculaire, une maladie orpheline, à la fois rare et cruelle. Il avait perdu l'usage de ses jambes deux ans auparavant, et c'était notre deuxième été à la maison.

Lorsque le mot avait surgi après des années de recherches, mes parents avaient gardé la face, souriants et combatifs. Néanmoins, peu à peu, les disputes s'étaient multipliées. Les soirées trop arrosées aussi. Les reproches. Le vacarme et le fracas des couverts sur la table, laissant ensuite place à des silences lourds de tensions et de tristesse. Notre quotidien avait été bouleversé par une réalité qu'ils avaient longtemps rejetée, préférant s'obstiner sur d'autres pistes. Pourtant, impossible de nier le fauteuil roulant dans lequel Tim vivait désormais. Impossible d'ignorer les contraintes liées à ce simple changement de position. Debout, assis. À peine quelques secondes entre ces deux états, toutefois, une fois figé sur son

nouveau moyen de locomotion, le monde se métamorphosait en une série d'obstacles insolites.

Tim avait fait sa rentrée en sixième dans ce fauteuil, foulé les dalles de pierre du collège non pas de ses pieds, mais de ses roues. Il avait affronté les trente-deux marches qui séparaient les classes du matin de celles de l'après-midi deux fois par semaine. Néanmoins, nous nous étions adaptés, et tout se passait relativement bien. Il était entouré. Des élèves de terminale venaient régulièrement lui prêter main-forte, le portant en se relayant lorsqu'il devait se rendre dans la cour inférieure. La direction s'était organisée pour l'accueillir. Il n'avait pas été envoyé dans un établissement spécialisé. Il restait près de nous, dormait dans une chambre à côté de la mienne. Ou plutôt, *je* dormais dans une chambre à côté de la sienne, pour l'aider la nuit quand une envie urgente le prenait. Oui, adieu la pudeur. Un urinoir posé sur la table de chevet au lieu d'une veilleuse. Un détail parmi tant d'autres, camouflés dans notre maison.

De prime abord, il était difficile de savoir qu'un enfant handicapé vivait parmi nous. Le mot qui faisait peur. Mes parents se démenaient pour qu'il soit oublié, qu'on ne le ressente pas de cette manière, et que Tim puisse grandir comme n'importe quel garçon de son âge – l'usage des jambes en moins...

Nous gardions ainsi une vie similaire au commun des mortels. Il y avait des marches partout chez nous, et nous portions Tim tous les soirs à l'étage à l'heure du coucher.

Oui, tout allait bien, hormis des phrases qui étaient tombées comme des sentences.

« Votre fils ne vivra pas au-delà de dix-huit ans. »

Tim en avait onze le jour où ils avaient posé le diagnostic, treize désormais. Pas besoin d'être un foudre de mathématiques pour estimer qu'il lui restait tout juste cinq ans de sursis.

Maximum.

Alors, peu importaient les engueulades répétées. Les vacances à la mer avortées. Les sorties désormais limitées au périmètre de notre maison. Tout comme Tim, je souriais. Encore et encore. Main dans la sienne, j'avancais, profitant de chaque seconde qu'on nous accordait, ignorant le wagon de l'adolescence pour prendre directement celui de l'âge adulte, avec des années d'avance. Avec toute son ironie bien à elle, Dame Nature s'était rappelée à moi et m'avait confirmé mon statut de marginale. Peu avant mes onze ans, j'avais eu mes premières règles. Un peu de poitrine, aussi. Aujourd'hui encore, j'étais la deuxième plus grande de ma classe, garçons compris. J'étais élancée et musclée. Il fallait au moins ça pour seconder notre mère, et porter le fauteuil de mon frère dès que c'était nécessaire. Notre père avait des horaires plus ingrats, et il trimait pour nous offrir un confort particulier. Nous nous débrouillions seules la plupart du temps, mais il nous avait facilité la tâche du mieux possible. L'été dernier, une entreprise était venue couler un chemin de goudron autour de l'aile droite de la maison. Il rejoignait l'avancée devant le garage à l'aide d'une petite pente, permettant ainsi à Tim de se déplacer presque partout de lui-même.

J'exploitais cette allée de bitume chaussée de mes rollers fétiches ce jour-là. De nature timide et réservée, j'avais cependant été happée par le bleu océan des iris céruléens de Ash. Par son sourire empli de douceur et de mélancolie. Matt possédait cette teinte également, mais là où Ash était une eau paisible et apaisante, lui m'évoquait une marée déchaînée, sur le point de m'engloutir et de me submerger. Alors, je me focalisais sur le premier. Sur cette mystérieuse nostalgie que j'y décelais, similaire à la mienne. Il se disait que les yeux étaient la fenêtre de l'âme. Je me sentais incapable de me détourner des siens. Ils me parlaient. Je ne les connaissais pas, mais mon cœur s'affolait sans raison, tandis que Matt suintait d'animosité. Pourtant, je demeurais figée, à répondre aux questions de l'un en ignorant l'autre. Quand ils partirent, un pincement désagréable se logea dans ma poitrine, surprenant et

incongru. Des frissons dévalèrent mes membres au moment où nos regards se croisèrent une ultime fois avant qu'ils disparaissent. Ils étaient les prémices de quelque chose de bien plus violent. Ils symbolisaient l'entame de ma chute. Je ne le savais pas encore, mais j'allais tomber. Profondément. Ils allaient me briser. Je me situais à un tournant de ma vie, et ils allaient devenir les acteurs principaux de ce drame auquel personne ne s'attendait.



Notre rencontre avait été si brève, et ils étaient tous si peu ordinaires, que j'avais eu l'impression de les avoir rêvés. J'étais à la fois romantique et lunaire. Je m'échappais souvent dans d'autres univers lorsque les choses se gâtaient. À tel point que je commençais à douter de l'efficacité de ma mémoire. Ils ne pouvaient pas être si beaux. Mon imagination s'était emballée, et mon cerveau avait forcément refaçoné leurs visages. Cependant, une deuxième collision de nos mondes rendit tout ça bien réel.

Six jours après notre premier échange, Ash revint. Seul. Avec un cadeau insolite à la main. J'étais nichée dans les branches de mon érable, et je l'aperçus de loin. Mon cœur accéléra en le voyant approcher du portail, devinant sans y croire qu'il était ici pour moi. Notre mère était partie faire des courses, notre père, au travail, et nous n'étions qu'à deux avec Tim. Lui, sur la console, moi, à écouter de la musique en hauteur, contemplant les nuances du ciel au-dessus de ma tête, m'évadant dans d'autres contrées à travers mes pensées vagabondes.

Ash posa les bras sur la barrière, puis scruta les environs de gauche à droite, à la recherche de quelque chose... ou de

quelqu'un. Je sautai de mon perchoir, à la fois intimidée d'être si peu présentable – pieds nus et en short en jean déchiré –, et curieuse de savoir ce qu'il faisait là. Aussitôt, son visage s'illumina, et je déglutis, pétrifiée par cette brusque révélation : en réalité, il était encore plus beau que dans mes souvenirs. Sa peau hâlée par le soleil soulignait la pureté du bleu de ses yeux. Ses mèches foncées étaient relevées sur le dessus de son crâne en un désordre étudié, lui conférant un air canaille et accentuant l'éclat de ses prunelles océanes. Il portait un tee-shirt avec des dessins stylisés, et un jean taille basse qui dévoilait une partie de son boxer noir. Il était à tomber. J'en avais le souffle coupé.

Ça empira l'instant d'après. Il prononça mon prénom, avec une inflexion chantante emplie d'entrain, lui donnant une tonalité sensuelle que je ne lui connaissais pas.

— Hey, Sasha !

Ça sonnait étrangement dans sa bouche. Différent de tout ce que j'avais entendu avant lui. La gorge sèche, je répondis en l'imitant :

— Hey, Ash...

— Tu te rappelles mon prénom ? Cool !

Évidemment. Il ressemblait au garçon de mes rêves, impossible de l'oublier. J'avais revécu notre rencontre un millier de fois depuis, me remémorant ce moment avec une mystérieuse obsession.

— Tu fais quoi ? me demanda-t-il, aussi joyeux que dans mes souvenirs.

— J'écoute de la musique.

Je soulevai bêtement mon baladeur pour le lui montrer, puis me morigénaï ensuite mentalement de l'absurdité de mon geste, le rouge aux joues.

— Minou n'est pas là ?

Je papillonnai des cils et fixai, ahurie, l'objet qu'il brandissait dans sa paume tel un trophée. Un yaourt nature.

— Euh... non, désolée.

Il n'était pas venu pour moi, songei-je, soudain désabusée, mais pour mon chat. Enfin, celui dont les apparitions étaient aléatoires et imprévisibles.

— Dommage. Je voulais m'excuser pour le comportement de Matt la dernière fois. Tu pourras lui donner de ma part ?

J'acquiesçai et m'approchai timidement. Il me dévisageait avec un sourire espiègle, charmeur et amusé. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent tandis que je saisis le pot, les mains moites. Nos doigts se frôlèrent, m'arrachant un frisson incontrôlé.

— Merci, soufflai-je du bout des lèvres, la gorge subitement trop sèche.

Je n'osais pas lui dire que j'ignorais quand Minou reviendrait, et que d'ici là, le yaourt serait peut-être périmé. Je pouvais essayer de le conserver au frais, mais ce n'était pas une marque que nous achetions, et je réfléchissais déjà à comment justifier ça à ma mère. Trop compliqué. J'allais sans doute devoir le jeter. Mais pourquoi ça me peinait de simplement l'envisager ?

Il fit volte-face. Un pincement me comprima la poitrine en comprenant qu'il partait. Cependant, il se ravisa, me lançant un coup d'œil en biais.

— Dis...

Je sursautai.

— ... Oui ?

— Je peux rester avec toi ?

C'était inattendu. Inconscient. Interdit. Et... beaucoup trop tentant. Mon rythme cardiaque explosa les compteurs et mon cœur dégringola au fond de mon estomac.

— Mes parents ne veulent pas que je traîne avec des inconnus, hasardai-je, le pouls chaotique.

Il engloba l'espace dans mon dos, constatant l'allée vide de voiture.

— Mer... je veux dire, mince. Ils sont là ?

Je secouai la tête, puis regrettai mon geste. Quelle idiote ! Le mensonge ne faisait pas partie de mes attributs. Mes amis me disaient souvent qu'on lisait en moi comme dans un livre ouvert, fait que je m'efforçais de changer à présent que notre vie avait pris des allures de film dramatique. Je devais taire les disputes. Sourire en société. Ignorer les conflits d'adultes, les doutes que je parvenais à deviner dans les expressions préoccupées de mon père et de ma mère. Il était nécessaire pour moi d'apprendre à faire semblant, mais c'était un exercice complexe dans lequel j'échouais encore lamentablement.

Ash parut déceler mon malaise, mais inclina le cou de côté, me fixant en se mordillant la lèvre, songeur.

— Tu crois qu'on peut leur cacher ? demanda-t-il de but en blanc.

J'écarquillai les yeux, surprise.

— Euh...

— Ils reviennent dans combien de temps ?

— Je ne sais pas.

C'était vrai. Ma mère profitait de ces occasions pour s'échapper de notre quotidien, et nous nous gérons très bien tout seuls. Assez grands pour fouiller dans les placards en cas de fringales, assez occupés par la console ou nos différentes activités personnelles pour ne pas nous ennuyer sans adulte pour nous surveiller. Si Tim avait besoin de moi, il sortait et me rejoignait à l'aide du chemin autour de la maison. Ma mère venait de partir. En réalité, elle risquait d'en avoir pour quelques heures, et le jardin était suffisamment vaste pour que Tim ne nous surprenne pas ensemble. L'aile droite était aménagée, mais l'aile gauche possédait un talus d'herbe trop complexe à goudronner. Cette zone était en partie masquée par un bosquet d'épicéas, hauts et touffus. C'était mon territoire. Quant à mon père, il ne devait pas rentrer avant dix-neuf heures, et l'après-midi était à peine entamée. Pour la première fois depuis une éternité, j'eus la sensation d'avoir du

temps devant moi. De récupérer le contrôle des secondes et de l'horloge qui ne cessaient de tourner. Je brûlai d'envie d'accepter. Il dut le deviner, car il opéra un demi-tour et revint vers moi, le timbre soudain plus doux, son visage si près que je pouvais discerner les éclats mordorés dans ses prunelles bleutées :

— J'aimerais beaucoup apprendre à te connaître, Sasha...

Il fit rouler mon prénom sur sa langue avec gourmandise, telle une friandise. Il était doué. Beaucoup trop. Lâchement, je capitulai. Il était jeune. Beau. Gentil. Il ne ressemblait pas à un psychopathe ou à un *serial killer*. Juste à un adolescent au sourire bien trop séduisant pour mes hormones qui s'éveillaient.

— OK, mais on doit se cacher.

— Cool, j'adore l'idée !

Son enthousiasme fit dangereusement grimper ma température corporelle. Ça empira lorsqu'il bondit avec aisance par-dessus le portail, l'escaladant avec une facilité déconcertante. Son tee-shirt se souleva, me révélant la ligne de ses abdos, et je me détournai, cramoisie.

C'était ainsi que nous restâmes deux heures assis côte à côte dans l'herbe chaude de ce mois de juillet, masqués par la pinède, guettant le bruit d'un moteur, sursautant de concert dès qu'une voiture passait devant la maison.

Tim ne m'appela pas, accaparé par sa partie en réseau. Ash me fit rire à maintes reprises, m'émut aussi, se confiant à moi avec une spontanéité déroutante. Nous chuchotions dans notre cachette, serrés l'un contre l'autre, sautant d'un sujet à un autre, tantôt anodin, tantôt plus intime et plus complexe. J'appris que ses parents étaient fraîchement divorcés, qu'il oscillait entre les deux, et qu'ils étaient en froid. Il détestait son père, puisqu'il les avait trahis, selon lui, mais sa mère tenait à ce qu'il conserve une figure paternelle dans sa vie. Il ne pouvait se dérober à la garde alternée, mais il n'appréciait pas sa belle-mère, et ses séjours chez son père lui minaient le moral.

Pour la première fois depuis longtemps, je rencontrais quelqu'un avec qui échanger sans fard et sans pudeur. Je me sentais souvent seule au monde. Isolée par ma condition et les circonstances de mon adoption. Je ne pouvais pas me plaindre en ayant conscience de ce à quoi j'avais échappé, et la maladie de Tim n'avait fait que renforcer un certain sentiment de culpabilité. J'étais une survivante. Une rescapée. Une chanceuse. Même la myopathie m'avait épargnée, car j'étais une fille. Nous étions moins nombreuses à déclarer le gène. Ainsi, j'avais été forcée de grandir plus vite, incapable de saisir les chagrins des enfants de mon âge, dépassée par leurs réactions, coupable d'être en vie, coupable d'être en bonne santé.

Ash était pareil. Ash me comprenait. Il était mature, calme et rongé par ses propres démons. Il me conta que ses amis étaient issus d'un quartier défavorisé. Sa mère était femme de ménage, comme celle de Matthieu, surnommé Matt; toutefois, contrairement à lui, il avait un père. Qui plus est, avec une bonne situation financière. De son côté, Matt vivait seul avec sa mère et son frère aîné. Deux géniteurs différents, l'un trop jeune pour assumer un accident, avait fui ses responsabilités. Le second, alcoolique, était à peine en mesure de verser une pension alimentaire correcte.

Ash n'osait pas leur confier ses tourments et la douleur de voir ses parents se déchirer et se combattre. Il se savait privilégié, d'une certaine façon. Alors, il conservait sa rancœur et ne pipait mot, se contentant de sourire au quotidien comme je le faisais. Un sourire léger et fragile, teinté de mélancolie.

Deux heures. Nous passâmes deux heures blottis l'un contre l'autre. Deux petites heures devenues des secondes. Lorsque le moteur de l'utilitaire acheté en urgence par mes parents résonna dans nos oreilles, j'émergeai d'une douce torpeur, et la réalité me percuta de plein fouet. Je me redressai à la hâte. Nous l'avions anticipé, et il avait pour consigne de rester caché dans la pinède

pendant que j'aiderais ma mère à décharger les courses, l'entraînant dans la maison tandis qu'il filerait en toute discrétion à travers la haie. Il y avait un passage pour s'y glisser. Derrière, il serait à l'abri, dissimulé par les thuyas. Il pourrait ensuite atteindre un arbre lui permettant d'escalader le grillage qui clôturait le jardin, toujours masqué par les hauts conifères, et ainsi rejoindre la pâture jouxtant notre terrain.

Oui, nous avions tout préparé lorsque j'avais accepté de discuter un peu avec lui, mais le mettre en pratique accéléra dangereusement mes pulsations cardiaques. Je n'étais pas habituée à jouer la comédie, et j'avais initialement envisagé qu'il partirait bien avant que ma mère fût de retour.

Nous échangeâmes un dernier regard vibrant de mots contenus. Je n'en revenais pas de tout ce que nous avions partagé en si peu de temps. À l'ombre de notre refuge végétal, son visage me contemplait avec une intensité qui me chamboula du plus profond de mon être. Je lisais tant de choses dans ses gemmes océanes. Tant de complicité que j'en perdis le souffle.

Je l'ignorais, mais je venais de tomber amoureuse. Avec l'ampleur d'un amour de jeunesse ; le premier, celui qu'il était impossible d'oublier. De façon imprévisible et irréversible, totalement charmée par le bleu de ses yeux, la fossette au creux de sa joue, et son sourire spontané et solaire en écho à mes rires étouffés. J'avais été frappée par la foudre à mon insu.

Alors que le claquement de portière de ma mère m'avertit qu'il était temps de m'éclipser, il me retint par le poignet. Je fus électrocutée. Brûlée à l'âme jusqu'au troisième degré.

— Je reviens demain avec mes potes, chuchota-t-il, se rapprochant à l'extrême pour que je puisse l'entendre.

Le paysage se brouilla un bref instant et je cessai de respirer, chambardée par son parfum frais et masculin.

— Tu penses qu'on pourra se revoir ? me demanda-t-il, la bouche tout contre mon oreille, son souffle chaud se répandant tel un tsunami sur ma peau.

Je frissonnai sans réussir à le lui cacher. Le bruit de papier froissé des sacs cabas me parvint, m'indiquant qu'il était urgent de réagir. D'agir. De parler.

Sans réfléchir, je me libérai et esquissai une moue embarrassée.

— Peut-être, murmurai-je.

Je m'enfuis sans lui laisser le temps de répliquer, dévalant le talus avec le cœur battant si fort qu'il me sembla sur le point de s'envoler.

Je déboulai auprès de ma mère le rouge aux joues, déboussolée par ce que je venais de vivre en secret. Je me justifiai bêtement, prétextai un coup de chaud à force d'escalader mon arbre fétiche, et elle me crut sur parole, habituée à mes lubies sportives et pressée de mettre les surgelés au frais. Je n'en revenais pas.

Facile. Beaucoup trop facile. C'était la première fois que je mentais avec autant d'aisance. La première fois que je brisais un interdit. La première fois que je jouais autant avec le feu... et pourtant, à l'idée de le revoir, j'étais déjà prête à recommencer.

Une fois ma tâche achevée, je réalisai que dans la précipitation, j'avais abandonné mon baladeur dans la pinède, ainsi que le fameux pot de yaourt. J'y retournai, le cœur battant la chamade, fébrile à l'idée de l'y retrouver. Il n'était plus là. Il était parvenu à s'enfuir sans être surpris chez nous.

Je contemplai son « cadeau », touchée par cette attention. Je ne pouvais pas le gaspiller. À tout hasard, j'appelai mon compagnon à quatre pattes. Au bout de plusieurs essais, un miaulement me répondit. La joie m'envahit. Je m'empressai de lui ouvrir son repas improvisé. Il s'en délecta aussitôt, et je l'observai s'en régaler, attendrie, un sentiment de plénitude se propageant peu à peu au creux de ma poitrine.



Chapitre 5

Matthieu, 16 ans.

— T'as trouvé une tente ? interrogea Chris en fourrant minutieusement des canettes dans son sac à dos.

— Je tiens toujours parole, mec, le rassurai-je en tirant sur ma clope. Une cinq places.

— Mais nan ? Ça vaut des ronds, ça, non ? Où t'as déniché un truc pareil ?

— Gino, le hippie du quinze.

— Merde, ça craint, on risque d'être stones à dormir là-dedans ! Je suis sûr qu'il y a fumé tellement de joints qu'on va prendre une dose dans notre sommeil, s'esclaffa mon meilleur pote.

Il n'avait pas tort. Sans parler de tout ce qu'il avait pu faire dedans, et de l'ADN qui devait rester sur la toile. Mais c'était une opportunité de dingue, trop belle pour la refuser. Grâce au charme de Lyly, on venait de trouver notre nouvelle planque pour l'été. Un petit coin de paradis. Je ne m'y attendais pas, mais la pâture prêtée par le soupirant de la daronne de Ash était isolée, loin de tout et de tous. On avait traversé quatre barrières avant de l'atteindre, et on était suffisamment excentrés des baraques pour s'en donner à cœur joie sans se taper les plaintes du voisinage. Un changement radical

avec nos murs trop fins. C'était la liberté, tout simplement. Un seul mot d'ordre, tout nettoyer avant de s'en aller. Cette fois, on avait donc opté pour les vélos et non les skates, et on embarquait même une mini-remorque rouillée pour agrémenter notre futur squat. Dedans, du charbon de bois, des sacs-poubelle, des sacs de couchage, la tente et du P.Q.

— Attends la meilleure, poursuivis-je en faisant rougeoier ma clope. Il y a deux chambres séparées. Tu penses à ce que je pense ?

Je haussai un sourcil et ses pupilles s'embrasèrent aussitôt.

— On va pouvoir baiser ! s'exclama-t-il en levant le poing en l'air en signe de victoire.

Je me marrai en recrachant un nuage de fumée, ravi de mon petit effet. Oui, si on le voulait, on allait pouvoir rameuter quelques filles pour s'éclater. Seulement, je n'étais pas pressé. J'avais envie de conserver cet endroit encore un peu secret, et j'avais eu mon compte les mois précédents.

Je n'étais plus puceau, et j'avais déjà eu l'occasion de me gaver de chattes et de culs bombés. Dans le quartier, le sexe n'était pas un tabou. Certains couples étaient célèbres pour leurs sauteries bruyantes l'été, les fenêtres grandes ouvertes. Sans parler des pornos matés par Gino et ses acolytes, tout aussi peu discrets que Jules – mon frère – dans la chambre d'à côté. Chris et moi avions cédé à l'appel de la baise depuis longtemps, et on avait déjà testé toutes les nanas qui écartaient vite les cuisses dans le coin. L'avantage d'avoir une belle gueule, c'était que ça nous facilitait grandement la tâche. J'avais même couché avec des copines de Jules, de pourtant deux ans mon aîné. À tel point que j'en étais un peu blasé. En fait, le cul, c'était surcoté. Nous n'étions pas en manque, et il nous restait encore quelques proies à attirer dans nos filets. Pas d'enjeux. Pas de difficultés.

Ce n'était donc pas ma priorité. Néanmoins, une image désagréable s'immisça sur mes rétines. Une fille aux longs cheveux bruns et au regard noir comme la nuit.

Pocahontas.

Je la chassai de mon esprit en balançant mon mégot dans le cendrier du jardin. Elle me hantait depuis ce jour-là. De façon bien trop malaisante. Ses billes sombres ne me quittaient plus, s'invitant dans mes rêves pour me fixer et m'observer en silence, éveillant une étrange sensation qui me remuait le bide. Je détestais ça. Je détestais sa baraque, sa richesse, son dédain. Je voulais lui cracher au visage tant ça me retournait les tripes de la revoir malgré moi, encore et encore.

Pourtant, je me voilais la face. Parce que j'avais beau la rejeter de mes pensées, je ne pouvais nier une simple réalité. Elle était magnifique. Tellement. Tellement que je la haïssais.

— Tu crois qu'on va la recroiser ? me demanda subitement Chris.

Je me crispai de tout mon long. Merde. Alors, lui aussi ? Qu'est-ce qu'elle nous avait fait ?

— Qui ça ?

Je feignis l'ignorance, mais je savais parfaitement à qui il faisait référence.

— Pocahontas, s'amusa-t-il.

— Aucune idée, et j'en ai rien à battre.

Fin de la conversation. Je calai une nouvelle clope entre mes lèvres, énervé sans raison.

— Salut, les gars !

Je détaillai abruptement Ash et Teddy qui débarquèrent, puis déchantai. C'était quoi ces conneries ? Ash avait mis du gel et des fringues flambant neuves. Logan était friqué, rien de neuf sous le soleil. Pourtant, quelque chose m'interpellait.

— Putain, tu vas à un rencard ou quoi ? s'exclama Chris, confirmant mes doutes. Merde, c'est moi ou tu t'es aspergé de parfum, mec ?

Nos regards se télescopèrent, et je surpris son sourire en coin. Pire. Un éclair de joie, devenue rare dans ses yeux ces derniers

mois. Aussitôt, je percutai. C'était pour elle. Lui aussi espérait la recroiser. La colère au creux de mes entrailles s'intensifia, acide.

— T'es con ou quoi ? m'emportai-je. Tu vas niquer ton fute ! T'es au courant que l'herbe, ça tache, ou faut tout t'expliquer ? On va camper, pas brancher des meufs en soirée !

Il haussa un sourcil et me scruta sombrement.

— C'est bon, baisse d'un ton. Tu fais ma lessive ou quoi ?

J'appuyai vivement sur mon briquet, fixant la flamme plutôt que lui.

— Oh là, doucement, les gars. On va se calmer, c'est les vacances, intervint Chris, toujours prêt à arrondir les angles. Matt, tu veux boire une bière avant qu'on décolle ? J'ai l'impression que t'as le gosier sec.

— Non, on se tire. Tout de suite.

Je joignis le geste à la parole et me saisis de mon vélo, l'enfourchant pour sortir de la petite cour et débouler sur la route. Je traçai sans me retourner, avec la sensation d'être pourchassé par des choses que je ne maîtrisais pas. Les fantômes non pas du passé, mais d'un futur que je voulais déjà changer.

À mesure que j'avalais les quelques kilomètres qui nous séparaient du chemin campagnard, mes tripes se nouèrent, un sentiment inconnu me serrant peu à peu les côtes. Quand je tournai brutalement pour prendre le virage, je manquai d'air. Plus j'essayais de le chasser, plus son souvenir s'imposait à moi. Je ne voyais plus le bitume, juste son visage et ses yeux noirs qui m'assassinaient. J'étais sportif et en pleine possession de mes moyens, pourtant, une fois devant la fameuse barrière, mon pouls était anarchique, et mes battements cardiaques tambourinaient jusqu'à l'arrière de mon crâne. Je me fis violence pour ne pas dévier la nuque en direction de sa maison de bourge.

Les mecs me rattrapèrent et posèrent à leur tour le pied à terre. Ash laissa tomber son vélo au sol et se dirigea aussitôt du mauvais côté. Merde.

— Qu'est-ce que tu fous, putain ? le hélai-je.

Il ne se retourna même pas, traversant la route sans se soucier de nous. Je me ruai derrière lui pour l'empoigner, mais devant le portail, un nouveau détail me percuta. Ses yeux savaient où chercher. Ils étudièrent l'allée, vide de voitures, puis se levèrent vers le feuillage d'un arbre à deux mètres de là. Mon palpitant bondit dans ma cage thoracique au moment où une silhouette féminine émergea des branchages, pour atterrir ensuite en souplesse sur l'herbe face à nous. C'était quoi ce délire ?

Tandis qu'elle venait dans notre direction, un sourire sincère étira les lèvres de mon abruti de pote. Ils se contemplaient en silence, partageant déjà quelque chose en secret. Toutes les connexions se firent dans ma tête. Cet enfoiré était revenu sans nous.

Sept jours s'étaient écoulés. J'étais naze en maths, mais je savais qu'une semaine exactement nous séparait de notre première rencontre. Combien de fois ? Combien de fois nous avait-il trahis en appliquant chez l'ennemi ? Car je le voyais ainsi. Comme une trahison. Une déclaration de guerre. Est-ce qu'il se la tapait ? À cette idée, le tonnerre explosa sous mon thorax.

— Salut, princesse, souffla-t-il, m'assénant un uppercut.

— Où tu vois une princesse, connard ? crachai-je, mettant fin à leur échange de regards.

— Il aboie toujours ? s'enquit-elle sans s'effrayer de la fureur qui couvait sous ma peau.

— Laisse tomber, il s'est levé du mauvais pied, répliqua Ash. T'es seule ?

Elle acquiesça. Ces enflures m'ignoraient. J'eus envie de tout péter. Puis un mot me frappa. « Seule ». Seule à quel point ?

— Pas longtemps. Ma mère est juste partie déposer quelque chose chez une amie. Elle va vite revenir aujourd'hui.

Aujourd'hui. Et les jours d'avant, alors ?

Ash ne masqua pas sa déception. Je la savourai avec sadisme. Je ne comprenais plus rien à ce que j'éprouvais. Une seule évidence : je voulais les séparer.

— C'est bon, maintenant que t'as bien vérifié que ta princesse était enfermée à double tour dans son donjon, on peut aller profiter de notre soirée entre potes ?

— Tu crois que tu pourrais venir avec nous ? insista-t-il.

Surtout pas !

Elle secoua la tête alors que Chris et Teddy se joignaient à la partie, la saluant en remuant la queue comme des clebs.

— Mes parents sont assez stricts, avoua-t-elle en remettant une mèche rebelle derrière son oreille.

Mes pupilles s'arrimèrent à ses doigts fins, dévalèrent malgré elles jusqu'à l'orée de ses lèvres pincées. Chris avait raison, finalement. J'avais bel et bien le gosier sec. Merde.

— Dommage... soupira Ash.

Cache ta peine, t'es un mec ou quoi ?

— Tu t'imaginais quoi ? le narguai-je. C'est une gentille fille à papa et maman, ça. Bien sage et bien rangée. Abandonne, on fréquente pas les gens comme elle.

Ses iris hématites me harponnèrent aussitôt, s'ancrant dans les miens pour m'agripper le cœur et le serrer violemment. Des ronces investirent mon thorax et me piquèrent de leurs épines. Ses yeux noirs me capturèrent. J'y plongeai sans le vouloir, aspiré par leur profondeur. Lorsqu'elle se détourna, j'étais ébranlé par une tempête incontrôlable.

— Vous restez combien de temps ? demanda-t-elle, bien trop calme face aux ravages qu'elle occasionnait sous ma boîte crânienne.

— On squatte ici cette nuit.

— On campe, précisa fièrement Chris.

— Je viens te chercher quand tout le monde dort ? proposa Ash avec son air charmeur.

Je le connaissais bien, celui-là. Je n'avais jamais vu une fille y résister. Pas même les profs.

Fais-moi mentir... résiste, merde !

Elle inspira doucement, et un long silence s'ensuivit. Nous guettâmes sa réponse, absorbés par sa bouche qui demeurait close.

— Mes parents se couchent tôt, chuchota-t-elle comme si elle craignait d'être entendue. À minuit, ils seront avec Morphée. Je peux essayer de sortir par la fenêtre...

Mon palpitant se déchaîna. Une intuition me souffla qu'elle n'était pas celle que je m'imaginais. Comme toutes les autres, elle avait cédé au bagout du séducteur du groupe, pourtant, je devinais que c'était plus complexe que ça.

En réalité, elle était un petit oiseau exotique enfermé dans une cage dorée, et nous venions de lui ôter le premier barreau de sa geôle.

Ce n'était que le début.



Chapitre 6

Matthieu, 16 ans

— Oublie, elle ne viendra pas.

Nous étions de retour à la barrière de la première pâture depuis dix minutes, et nous fixions bêtement le portail blanc comme s'il s'agissait d'une faille spatiotemporelle.

— Ferme-la, t'es chiant aujourd'hui, Matt, râla Ash, obstiné.

On avait passé la soirée à s'engueuler. Très exactement, quatre heures et cinquante minutes à s'envoyer des piques. Chris et Teddy assistaient à notre partie de ping-pong et avaient cessé d'essayer de nous raisonner. Je l'avais dit : la guerre était déclarée.

Ash nous avait confirmé qu'il s'était pointé la veille chez Pocahontas pour s'excuser de mon comportement. Quel putain d'alibi ! Qui s'excusait pour les autres ? C'était le mensonge le plus pourrave du monde. Il m'utilisait comme prétexte pour la draguer. Et je détestais ça. Ça plus que tout le reste. Être le soi-disant motif de leur rapprochement...

— Tu pactises avec le diable, grognai-je en appuyant sur la roulette de mon briquet.

— Arrête tes conneries, on va se faire griller à cause de toi !